



Carte blanche À JUDITH CABAUD

La conquête spatiale

Après sept mois de voyage, le robot « Persévérance » de la Nasa vient de se poser sur la planète Mars. L'objectif affiché par les ingénieurs et les savants américains est de trouver des traces de vie passée ou présente, dans le but de préparer une mission habitée. On parle aussi ouvertement de la domination géopolitique de nos grandes puissances terrestres. Guerres des mondes à venir ?

À cette nouvelle, j'étais immédiatement et irrésistiblement amenée à relire *La Trilogie cosmique* de science-fiction par C.S. Lewis (1898-1963), auteur de *Narnia* et écrivain britannique, professeur érudit à Cambridge et converti au christianisme. (1) Dans le premier volet de cette œuvre futuriste voire prophétique, *Au-delà de la planète silencieuse*, on assiste à l'exploration de la planète rouge que ses habitants appellent Malacandra ; oui, car selon Lewis, il y a des habitants sur Mars. Deux savants anglais y ont déjà fait le tour et, revenus en Angleterre, Weston et Devine s'embarquent à nouveau dans leur astronef, cette fois en compagnie du professeur Ransom, philologue, pris en otage par les scientifiques. Sur Mars, ceux-ci avaient repéré des quantités non-négligeables de ce que les indigènes appellent le « sang du soleil » ou plus prosaïquement, de l'or, présent en abondance. Ils entendent échanger éventuellement leur otage contre le minerai que tant de terriens convoitent.

Mais arrivé sur Mars, Ransom échappe à ses ravisseurs et fait la connaissance de créatures différenciées, paisibles et bienveillantes dont la société respecte les dons de chacun et encourage même leurs aspirations poétiques et culturelles. Des êtres étranges nommés *hrossa* conduisent le professeur à leur chef Oyarsa qui lui apprend que la planète rouge est antérieure à la Terre et surtout, il lui explique pourquoi la Terre, appelée Thulcandra, est en vérité la planète silencieuse : depuis que les terriens se sont rebellés contre les puissances divines, la communication avec le cosmos a été interrompue. Suite à l'abandon de la vie spirituelle qui anime la vie sous toutes ses formes dans l'univers, la Terre est devenue la planète silencieuse où ne règnent que l'instant présent et la soif de l'or. Les êtres humains ont rejeté la dimension surnaturelle de la Création au profit d'un être spirituel déchu, le Pervers. Les savants du récit, matérialistes et athées comme beaucoup d'entre nous sur la Terre, ne perçoivent pas la leçon spirituelle qui s'offre à eux. Ils continuent ainsi à sévir dans le deuxième tome sur la planète Vénus où le péché originel n'a pas encore été commis.

Puissent les astronautes de la Nasa découvrir sur Mars, eux aussi, la sagesse à la place de leurs ambitions géopolitiques, en explorant la grandeur de Dieu dans tous les recoins de l'univers. ♦

1. C.S. Lewis, *La Trilogie cosmique*, traduit de l'anglais par M. Le Péchoux, Éditions l'Âge d'Homme, 616 p., épuisé.



LE DVD

Les Vandales approchent dangereusement d'Hippone, en Afrique du Nord. Au sein de la cité, l'évêque essaie de convaincre le gouverneur romain de ne pas sacrifier des vies humaines. Son talent d'orateur ne lui servira pas et pourtant toute sa vie fut faite de paroles. Dès son jeune âge, Augustin (Franco Nero) buvait les diatribes des orateurs de passage à Thagaste, sa ville natale. De là lui vint la vocation de prédicateur. Parti se former à Rome (où il apprendra également la débauche), il sera nommé orateur officiel de la cour impériale à Milan. Le destin l'attendra dans sa rencontre avec l'évêque du lieu, saint Ambroise, qui ne se laisse pas démonter par ce jeune orgueilleux.

Outre saint Augustin lui-même, le personnage de Monique (Monica Guerritore), sa mère, est fort bien rendu dans ce DVD consacré au grand docteur de l'Église. Le drame qui se joue entre la mère et son fils retentit... jusqu'à ce que la foi gagne le cœur de cet enfant rebelle. Un beau film, qui fait largement appel aux écrits du saint et qui permet de mieux comprendre la vie de l'auteur des *Confessions*.

Marie Martin

Saint Augustin
Christian Duguay
Saje distribution, 198 min,
19,99 € env.

Le choix de votre quinzaine



SOCIÉTÉ

Par définition, on les connaît peu, sinon à travers quelques images surfaites dont on peut se demander si elles ne jouent pas le rôle de leurre. Le nom même de « forces spéciales », comme le remarque Jean-Christophe Notin, entretient cette impression. L'auteur a donc décidé de relever un véritable défi : non seulement évoquer la réalité des fameuses « forces spéciales », mais le faire en donnant la parole à des hommes qui appartiennent ou qui ont appartenu à ces unités d'élite. Des officiers supérieurs aux sous-officiers, sans oublier le témoignage de deux veuves de commandos marines, l'histoire et la réalité du Commandement des opérations spéciales (COS) se déploient ici, aiguillées par les questions très pertinentes de l'auteur. Loin de l'image de Rambo, des vies d'hommes défilent, insérées dans la mise en place et l'action des « forces spéciales » au sein de l'institution militaire, avec ses grandeurs et ses faiblesses. Interarmes depuis l'origine, réunissant moins de dix unités, regroupant 4 400 hommes, le COS a pour obligation de se renouveler sans cesse et de s'adapter toujours afin de pouvoir répondre aux exigences de ses missions. Il était bien que le grand public puisse mieux connaître ces guerriers de l'ombre.

Benoît Maubrun

Les Guerriers sans nom
Jean-Christophe Notin
Tallandier, 382 p., 20,90 €.



HISTOIRE

La blessure que reçut Felix Kersten pendant la Première Guerre mondiale a non seulement changé le cours de sa vie, mais celui de milliers d'autres, lors du conflit suivant. À cette occasion, il découvre l'art du massage et développe peu à peu une riche clientèle jusqu'à devenir en 1938 le médecin de... Himmler. Observateur et fin psychologue, Kersten remarque que plus son patient va mal, plus ses soins peuvent obtenir beaucoup de lui. Très vite, il en profite pour extorquer du *Reichsführer-SS* la libération de patients mal vus du régime. Puis il étend ses négociations à de véritables listes, parvenant à sauver de la mort et à faire libérer des centaines de personnes. Il tente même, mais en vain cette fois, de convaincre Himmler de se révolter contre Hitler.

Quand la guerre s'achève, plus de 100 000 personnes lui doivent la vie dont 60 000 juifs. Sa récompense ? On suspecte d'abord cet homme de complicité avec les nazis, voire d'enrichissement. Après enquête minutieuse, son action est enfin reconnue et même saluée par le Congrès juif mondial. En retraçant sa vie, François Kersaudy offre un livre haletant, une enquête aux multiples rebondissements, et qui tire le portrait d'un homme juste.

Stéphen Vallet

La Liste de Kersten
François Kersaudy
Fayard, 384 p., 23 €.



LE CD

Voici un coffret qui passionnera les cinéphiles, mais pas seulement. Stéphane Lerouge contribue depuis vingt ans à donner à la musique de film ses lettres de noblesse, avec sa collection de CD « Écoutez le cinéma ! ». Dans son enfance, à Douarnenez, il collectionnait déjà les bandes originales. Archéologue du septième art, il en est venu à « restaurer un continent englouti » avec cette collection, devenue, en plus de 130 volumes, une véritable mémoire musicale du grand écran. Pour fêter cet anniversaire, Universal sort en édition limitée un superbe livre-disque. Sont proposés une cinquantaine d'extraits musicaux, parfois oubliés, des plus grands compositeurs. Hommage aux Français d'abord, avec Georges Delerue, Michel Legrand, Philippe Sarde, Maurice Jarre, Michel Magne, François de Roubaix, Michel Polnareff ou Serge Gainsbourg. Mais aussi aux étrangers, comme John Barry, Ennio Morricone ou Howard Shore. Les morceaux choisis illustrent de grands succès populaires du cinéma français des années 1960 à 1990, de nos plus fameux réalisateurs. Et à ceux-ci correspond une sélection de trente-six interviews enregistrées : des compositeurs y parlent de cinéma, des cinéastes de musique. Une splendide manière de sauvegarder et populariser un pan entier de notre patrimoine musical, parmi les meilleurs au monde.

Benoît Sénéchal

Decca Universal, 100 p. et 2 CD,
50 € env.

Peut-on espérer un jour la reconnaissance du génocide vendéen ?

Après la publication d'une étude juridique sur les faits qui se sont produits en Vendée entre 1793 et 1794, le diplomate et juriste Jacques Villemain poursuit son combat visant à la reconnaissance officielle du caractère génocidaire de l'extermination de Vendée. Avec *Génocide en Vendée*, il travaille à ce but qui permettrait d'assainir la mémoire nationale qui porte aujourd'hui encore la marque de cette tache de sang. Explication par l'auteur.

I Pourquoi avoir écrit un second livre sur le génocide vendéen ?

Le public, surtout en Vendée, a fait un très bon accueil à mon premier ouvrage, ce qui m'a encouragé à poursuivre, approfondir et élargir ma démonstration. Il fallait aussi répondre à certaines objections (comme par exemple : « la violence exercée par les Vendéens peut-elle justifier ou au moins expliquer l'entreprise d'extermination dont ils ont été l'objet ? »). Ensuite, il fallait démonter le discours négationniste qui est encore largement porté par toute une fraction de l'Université depuis longtemps colonisée, hier par des historiens encartés au Parti communiste ou lui servant de « compagnons de route », ou aujourd'hui militants de la gauche radicale, et enfin expliquer en quoi la reconnaissance officielle du caractère génocidaire de l'extermination menée par les « colonnes infernales » serait une bonne chose. Je consacre à ces trois questions une partie spécifique de cet ouvrage.

Je crois qu'une reconnaissance officielle du génocide commis en Vendée en 1793-1794 serait de nature à purifier notre mémoire nationale et mettre derrière nous un traumatisme mémoriel encore sensible dans l'Ouest de la France. Il n'est besoin pour cela ni d'une loi particulière, ni de désigner tel ou tel comme « coupable », mais il faut reconnaître la nature de ce



“

Je crois qu'une reconnaissance officielle du génocide commis en Vendée en 1793-1794 serait de nature à purifier notre mémoire nationale.

crime : depuis 2008, notre Constitution permet de le faire par une simple « résolution » du Parlement.

I Qu'apporte ce livre de nouveau par rapport à la thèse de Reynald Secher ?

C'est plutôt une démonstration d'une autre nature – j'utilise la méthode juridique alors que Reynald Secher raisonne en historien – qu'une « nouveauté » en soi car nous sommes bien d'accord tous deux pour dire qu'il s'agit d'un génocide. Deux alpinistes qui gravis-

sent la montagne l'un par la face nord et l'autre par la face sud se retrouvent naturellement au sommet.

Certes le juriste doit faire des distinctions qui ne sont pas dans la « boîte à outils » de l'historien : crime de guerre, crime contre l'humanité, génocide répondent à des définitions différentes. Et la méthodologie de la preuve n'est pas la même en Histoire et en Droit. Je peux donc envisager des séquences temporelles différentes de celles établies par Reynald >>>



Le massacre de Machecoul en mars 1793 : un des premiers événements de la guerre de Vendée et un exemple des massacres qui y furent perpétrés.

ce problème est lié à la Vendée ou le retrouve-t-on ailleurs ?

Le mémoricide accompagne partout le génocide. Les génocidaires cherchent toujours et partout à couvrir leurs traces, et de deux manières. La première est d'agir aussi secrètement que possible : « *Point d'écrits, mes amis, surtout point d'écrits !* » allait répétant Francastel. La seconde est de délégitimer les victimes en les faisant passer pour coupables du mal qu'on leur fait : Arméniens, Juifs, Tutsis au XX^e siècle seront, comme déjà les Vendéens au XVIII^e siècle, dépeints par leurs bourreaux comme des « traîtres », des « nuisibles », des gens dont l'élimination et même l'éradication est indispensable pour que la nation puisse vivre. Le mémoricide n'est donc pas lié à la Vendée qui en a été un « banc d'essai » remarquable : l'historien Alain Gérard va jusqu'à soutenir, et de manière convaincante, que s'agissant de l'extermination des Vendéens, « *le déni précède le crime* ».

En France, le mémoricide a été d'autant plus rigoureux qu'il fallait absolument nier que la Révolution ait pu commettre des crimes. Cette logique est encore aujourd'hui celle des historiens robespierristes, qui pour des raisons politiques et institutionnelles que j'expose dans mon livre, continuent à avoir le quasi-monopole des études universitaires sur la Révolution française dans notre pays. C'est au point que lorsque le sujet de mon livre a été récemment traité dans la revue *Codex*, qui revendique pourtant une certaine identité catholique, il a été écrit par un membre du comité de lecture de la Société des études robespierristes, dans l'esprit des historiens communistes Soboul et Vovelle qui l'ont longtemps présidée : un comble !



PROPOS RECUEILLIS
PAR R. DES ROCHETTES

Jacques Villemain, *Génocide en Vendée*, Cerf, 680 p., 25 €.

>>> Secher, mais sur le fond mon analyse recoupe la sienne.

I Pourquoi est-il nécessaire que l'on sache ce qui s'est passé et que l'on reconnaisse le génocide ?

La réponse « courte » serait que toute vérité est bonne à dire. Plus généralement, la crise révolutionnaire a cristallisé, du fait de la Constitution civile du clergé dont tout le monde reconnaît aujourd'hui qu'elle fut une tragique erreur, une hostilité violente et durable entre l'Église et l'héritage révolutionnaire, y compris la démocratie. Or, la Révolution étant devenue le « mythe fondateur » (la « *déesse-mère* » disait François Furet) de la République, une sorte de « *bloc dont on ne peut rien distraire* » comme disait Clemenceau, toute remise en cause d'un quelconque élément de cet épisode semblait sacrilège. Aujourd'hui, nous faisons bien la différence entre 1789 et 1793, et notre République n'a rien à voir avec le régime terroriste de 1793-1794. L'Église n'avait pas d'hostilité de principe envers la démocratie

comme le montre le fait que même à l'époque de la Révolution française, elle avait des rapports tout à fait normaux avec la démocratie aux États-Unis, qui ne se montrait nullement anti-religieuse.

La Révolution, par son « anti-catholicisme romain » de principe, a pourri les rapports entre Église et État au moins jusqu'en 1945, et aujourd'hui encore cela a des conséquences sur les relations entre l'État et les religions en général : il n'y a qu'en France que l'on centre la réflexion sur la protection de l'État par rapport aux religions, alors que partout ailleurs la question est de protéger la liberté de conscience et de culte contre les empiétements de l'État, comme d'ailleurs pour toutes les autres libertés individuelles. Comprendre qu'en France l'accident révolutionnaire a faussé, jusqu'à ce « crime des crimes » qu'est le génocide, la relation entre « Dieu » et « César » et qu'il en reste quelque chose aujourd'hui qui affecte l'esprit public, nous ferait grandir.

I Comment expliquer le « mémoricide » ? Est-ce que



Études d'esthétique théologique et comparée sur la littérature européenne
Dominique Millet-Gérard
Honoré Champion, coll.
« Poétiques et esthétiques XX^e-XXI^e siècles », n° 42, 538 p., 75 €.

Au terme d'une brillante carrière d'universitaire à la Sorbonne, Dominique Millet-Gérard nous livre, non pas un ultime ouvrage, mais un nouveau recueil d'articles couvrant des auteurs et des œuvres très divers, dans une démarche de littérature comparée doublée ici d'esthétique théologique. D'où les bondissements constants du visible à l'invisible, les études diachroniques qui jalonnent tous ces textes dont le but est de percevoir des harmoniques. Urs von Balthasar est l'inspirateur de cette esthétique théologique, cette réconciliation du Beau avec les trois transcendants de la scolastique selon la définition qu'il en donna : « *La beauté [comme] propriété dernière, et qui récapitule tout, de l'Être dans sa globalité et comme tel, son ultime puissance mystérieuse de rayonnement.* » La théologie catholique la plus orthodoxe a tout à gagner en empruntant une telle démarche, pourtant trop souvent négligée. Même si Dominique Millet-Gérard se penche d'abord sur la

littérature, qui est un art, – au service de laquelle elle utilise tous les instruments à sa disposition, de la rhétorique à toutes les nuances de l'analyse stylistique et littéraire –, elle embrasse largement, à l'intérieur de quatre rubriques, des thèmes qui intéressent aussi le philosophe et le théologien : les auteurs latins et patristiques « revisités » par les poètes symbolistes et par ceux, comme Claudel ou Péguy, qui égrènent le refrain marial *Omnipotentia supplex* ; les modernes anglais à la sensibilité frôlant le pessimisme, comme Gerard Manley Hopkins ou James Thomson (l'article sur la « Théologie de la Décadence » est particulièrement passionnant) ; la littérature russe qui sait si bien exprimer les passions de l'âme de ce peuple habitué des vicissitudes de l'histoire ; et enfin, les grands traducteurs, qui sont aussi auteurs de talent, tels Claudel et Ivanov face à Eschyle.

Comme d'habitude, l'érudition présente dans ce recueil est un tourbillon qui, loin de décourager, aiguise au contraire la curiosité et la soif d'en savoir davantage, ce que devrait ressentir tout lecteur et, à plus forte raison, tout lecteur croyant et catholique. Un tel ouvrage montre, car il en est encore besoin, que le Beau n'est pas un chemin de perdition mais qu'il participe à la quête de la foi, comme ce ruban qui ramasse toutes les fleurs en un bouquet unique.

Père Jean-François Thomas s.j.



Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ?
Marie-Noëlle Thabut
Artège poche,
112 p., 7,90 €.

Ce petit livre ne cherche pas à donner une réponse au mal qui nous entoure, car cela restera toujours un mystère. Mais il montre l'attitude à avoir, prenant modèle sur Job, ce personnage si complexe de l'Ancien Testament. Si Job a tout perdu, sa richesse, ses enfants, c'est, pour une société où toute faute est punie, qu'il a dû, un jour ou l'autre, offenser Dieu. Et pourtant Job sait bien que non... S'ensuit un long dialogue ou finalement Dieu aura le dernier mot, quand enfin Job acceptera de ne pas comprendre et de s'en remettre à l'amour de Dieu, avec foi et confiance. C'est là que Dieu l'attendait. On apprend dans ces quelques pages d'analyses tant scripturaires que spirituelles, que nous pouvons tout dire à Dieu. Il est normal de se révolter contre la souffrance qui

souvent n'a pas de sens. Mais il faut petit à petit apprendre à tout remettre en ses mains et comprendre que lui seul peut nous aider à affronter les malheurs qui nous frappent.

Blandine Fabre



Du fond de l'enfer, j'ai vu Jésus en croix
Dom Simon Jubani
Éd. Docteur angélique,
294 p., 20 €.

« *L'histoire n'avait encore jamais connu ce qui s'est produit en Albanie... Aussi votre drame doit-il intéresser tout le continent européen : il est nécessaire que l'Europe n'oublie pas* », demandait saint Jean-Paul II en 1993. Pensons aux 80 % des prêtres catholiques morts martyrs ! En 2015, la publication en français de *Vivre pour témoigner*, véritable *Archipel du Goulag* du clergé albanais du Père Zef Pllumi, était comme une réponse à cette demande. Cette publication du témoignage per-

sonnel d'un confesseur de la foi en est une autre. Ordonné en 1957 par l'évêque martyr Ernest Çoba, le jeune Père Simon Jubani est arrêté plusieurs fois et passera vingt-six années dans les camps et les prisons albanais, comme la plupart des prêtres de sa génération. Le récit de ces longues saisons dans l'enfer d'Enver Hoxha montre un homme de fer. Et c'est lui qui le premier osera célébrer une messe en plein air en réponse à un appel de laïcs demeurés fidèles à leur Église à travers quarante-cinq années de persécutions, dans le cimetière de Shkodër.

Ce rôle historique fit du Père Jubani la première figure de la résistance spirituelle albanaise à émerger, même s'il conserva dans la liberté enfin acquise la même inflexibilité, ce qui le marginalisa quelque peu. Dans un épilogue étonnant à ce livre, publié en 2001, le vieux prêtre s' imagine après sa mort (il est décédé dix ans plus tard), arrivant au Ciel pour apprendre que le sanglant Hoxha, s'il s'est repenti pourrait aussi s'y trouver, comme ses innombrables victimes ! **Didier Rance**

NOTRE COUP DE



Fanchette et le moulin maudit
 Simone Roger-Vercel
 Éditions Élor, coll. « Les jeux de l'aventure »,
 162 p., 11,90 €.

À Saint-Péroc, il y avait déjà quelque temps que le meunier exerçait une tyrannie révoltante sur les habitants du village dont il comptait bien se venger. Il fut arrêté pour vol avant la Révolution – il trichait sur la qualité de sa farine –, mais les révolutionnaires l'avaient délié tandis qu'il clamait haut et fort que ses convictions républicaines seules l'avaient conduit en prison. C'est pourquoi, lorsque Fanchette, 13 ans, croisait le meunier ou son moulin, n'était-elle jamais tranquille. Surtout que ses parents abritaient souvent le vicaire réfractaire au serment constitutionnel, ou divers hôtes de passage qu'il fallait conduire de nuit vers d'autres cachettes. Ce rôle lui avait été dévolu ; qui aurait pu douter de l'innocence de cette simple fillette en sabots ? Jeu dangereux qu'elle assumait parfaitement malgré les dangers, les fatigues, les angoisses... Cette réédition d'un roman de 1989 n'a rien perdu de son intérêt. Écrit dans une belle langue fluide et riche, il raconte le quotidien d'une jeune Bretonne sous la Terreur, de ses missions de guide et de messagère, de sa maturité, de ses espoirs dans un monde troublé où chacun tente de survivre, les uns en profitant du chaos, voire en le provoquant, les autres en essayant de contrer autant que possible un système et des hommes impitoyables. La belle figure de Fanchette montre une personnalité qui se révèle dans l'adversité, courageuse, droite, fidèle et profondément chrétienne. À partir de 10 ans.

Marie Lacroix



Zeus à la conquête de l'Olympe
 Clémentine Beauvais et Céline Giglio
 Éditions Nathan,
 coll. « Mythologie et Cie »,
 48 p., 6,20 €.

Le petit Zeus s'ennuie : élevé par les nymphes Adrastée et Ida, il bout d'impatience de pouvoir parcourir le monde à la recherche d'exploits. Un jour, les nymphes lui révèlent enfin son origine divine et le destin qui l'attend. La guerre contre son père est inévitable, mais comment vaincre le puissant Cronos quand on est juste adolescent ?

L'histoire de la mythologie grecque racontée à ses débuts trouve ici une interprétation facile d'accès pour des jeunes lecteurs. Riches en émotion et en actions héroïques, la jeunesse de Zeus, sa conquête et l'établissement des dieux principaux de l'Olympe méritent d'être connus par nos enfants car faisant partie de notre culture. Il est regrettable que cette version, par ailleurs très vivante et agréablement illustrée, ait fait le choix d'employer le présent de narration, au détriment du passé, beaucoup plus riche de nuances, avec quelques corrections orthographiques modernes. Peut-être pour être plus facile à lire ? Dès 7 ans. **M.L.**



Louis et Aimée à l'école de la vie
 Florence Givélet-de Lespinay
 Éditions Mame,
 32 p., 12,50 €.

« Louis aime construire des circuits automobiles, lire des histoires d'aventures, se régaler de bonbons qui piquent, observer les oiseaux aux jumelles, bricoler des merveilles avec quelques morceaux de bois », comme tous les petits garçons. Sauf que Louis est un peu différent : il ne parle pas, son pied gauche est soutenu en permanence par une attelle et un tuyau part de son nez pour l'aider à respirer. Pourtant, il va à l'école et sa vie semble heureuse...

Les dessins délicats autant dans les coloris que les fins tracés, servent un texte simple mais qui introduit parfaitement dans le monde de l'enfant handicapé. Les difficultés et les différences restent mais la richesse intérieure de tout être demeure. À partir de 4 ans. **M.L.**